
Jean-Claude ESLIN, Le christianisme au défi de la nature

Paris, Éditions du Cerf, 2017, 250 p.

Ludovic Bertina



Édition électronique

URL : <http://journals.openedition.org/assr/33725>
ISSN : 1777-5825

Éditeur

Éditions de l'EHESS

Édition imprimée

Date de publication : 1 décembre 2017
Pagination : 338-339
ISSN : 0335-5985

Référence électronique

Ludovic Bertina, « Jean-Claude ESLIN, Le christianisme au défi de la nature », *Archives de sciences sociales des religions* [En ligne], 180 | octobre-décembre 2017, mis en ligne le 01 décembre 2017, consulté le 22 octobre 2019. URL : <http://journals.openedition.org/assr/33725>

Ce document a été généré automatiquement le 22 octobre 2019.

© Archives de sciences sociales des religions

Jean-Claude ESLIN, Le christianisme au défi de la nature

Paris, Éditions du Cerf, 2017, 250 p.

Ludovic Bertina

RÉFÉRENCE

Jean-Claude ESLIN, *Le christianisme au défi de la nature*, Paris, Éditions du Cerf, 2017, 250 p.

- 1 Le monde académique anglo-saxon regorge de travaux évaluant l'incidence historique des grandes religions dans l'avènement des crises écologistes contemporaines. À l'origine de ce champ d'étude, un article, publié en 1967 par Lynn White Jr., accusait le christianisme occidental d'avoir été la matrice culturelle du processus de production et d'exploitation des ressources naturelles. On doit à l'ouvrage de Jean-Claude Eslin, *Le christianisme au défi de la nature*, d'introduire le lecteur francophone dans cette vaste enquête, qui suscite un commentaire ininterrompu depuis quarante ans.
- 2 Bien sûr, Jean-Claude Eslin n'est pas le premier chercheur à se référer à Lynn White. Dominique Bourg, qui préface ce livre, ou encore Catherine Larrère ont largement contribué à l'introduction de la pensée de l'auteur américain dans le monde francophone. Des théologiens ont par ailleurs rejeté l'accusation de Lynn White, en relevant notamment que la logique de domination de la nature que l'on trouve dans le premier chapitre de la Genèse est contrebalancée par d'autres traditions, celle de l'intendance que l'on trouve dans le chapitre deux de ce même livre, ou encore celle de la coopération, chère à François d'Assise.
- 3 Jean-Claude Eslin ne suit pas cette logique argumentative. Il prend la critique de Lynn White Jr., historien médiéviste spécialiste des techniques, pour ce quelle est : à savoir une étude historique sur l'impact culturel du christianisme, dans le prolongement des travaux de Max Weber sur le désenchantement du monde opéré par les religions judéo-chrétiennes. Dans ce contexte, l'auteur entreprend de dresser un panorama historique

du rapport à la nature de nos sociétés occidentales. Il s'intéresse ainsi aux potentielles corrélations entre le « christianisme historique » et les faits de civilisation, pour savoir comment l'un et l'autre ont pu s'influencer. Dans la controverse qui oppose la thèse de la continuité historique entre la chrétienté et la civilisation moderne (dans le sillage de Karl Löwith, 2002) à celle de la rupture (dans le prolongement de Hans Blumenberg, 1999), l'ouvrage choisit ainsi d'opérer une synthèse : la légitimité juridique instaurée par les modernes n'annulant pas, selon l'auteur, les lentes évolutions observées par l'historien. L'ambition est donc monumentale. Le format du livre, adapté au grand public, pousse à se focaliser sur les grandes lignes directrices tracées par Jean-Claude Eslin.

- 4 S'attardant tout d'abord sur la Bible et ses commentaires, Eslin, qui n'écarte pas les contextes dans lesquels ont été écrits les récits de l'Ancien Testament, perçoit la permanence d'une réflexion théologique autour du rapport de l'homme à la nature. De cette lente évolution s'est formalisé un pluralisme ontologique qu'il convient de préserver. De fait, si le récit « sacerdotaliste » de la création que l'on retrouve dans le premier chapitre du livre de la Genèse a suscité une « obsession grandissante » depuis le xv^e siècle, il ne faut pas négliger l'importance dans la prédication au Moyen-Âge du « récit yahviste » qui insiste sur la solidarité de l'homme avec la terre. Habilement, Eslin ne limite pas non plus son étude aux seuls versets de la Genèse : les psaumes, le livre de Job, le livre de la Sagesse ou encore les commentaires des pères apologistes et des grandes figures de l'Église, comme Bernard de Clairvaux étant évoqués.
- 5 Néanmoins, si le *dominium* de l'homme sur la nature est sujet à interprétation, l'anthropocentrisme induit par les Écritures s'apprécie davantage à l'aune de l'impact culturel du christianisme. La « révolution biblique » se situe ainsi dans l'invention de l'Histoire induite par les concepts de Création et d'Incarnation. Le christianisme romain rompt avec la cosmologie cyclique de la philosophie gréco-romaine, ouvrant une brèche qui aboutit à la dévaluation des déterminismes de la nature. Mais cette *crise* entre la culture et la nature peut aussi être un *ferment* puisque l'introduction du récit historique donne à l'homme la capacité d'être co-créateur et d'intervenir sur le monde. De fait, comme le rappelle Eslin, le rejet du gnosticisme par le christianisme augustinien est un élément plaçant en faveur d'une appréciation somme toute positive de la nature.
- 6 Poursuivant sa fresque historique, Jean-Claude Eslin évoque, plus qu'il ne développe, la voie empruntée par l'orthodoxie, le renouveau du xiii^e siècle européen marqué par l'introduction de la pensée aristotélicienne et l'exemple de François d'Assise, puis les perspectives ouvertes par l'humanisme et le protestantisme. Toutes ces initiatives contribuent à réhabiliter une philosophie naturelle marginalisée par la synthèse du christianisme avec le platonisme, et préparent le terrain à la révolution copernicienne produite par Galilée et la systématisation de la méthodologie scientifique.
- 7 Eslin décrit ainsi un mouvement de distanciation de l'homme par rapport au monde. Il ne s'arrête pas là ! Ouvrant sur des considérations philosophiques qu'il emprunte à Arendt et Heidegger, il entreprend d'expliquer que la technique induit une absence de l'homme par rapport au monde, un pouvoir d'anomie qui s'apparente au pouvoir totalitaire et génère une forme d'incompréhension à l'égard des formes et des expressions irrationnelles de la vie humaine. À l'aune de la portée inédite acquise par la technique contemporaine, c'est donc vers un renouvellement de l'éthique qu'il faut se

rediriger, explique Jean-Claude Eslin qui ne retient du *Principe Responsabilité* de Hans Jonas qu'une version allégée.

- 8 Non sans avoir encore évoqué les particularités du rapport américain à la nature, Eslin conclut donc que le christianisme porte bien une part de responsabilité dans la mise en place de l'anthropocentrisme chrétien. Celui-ci doit ainsi se montrer à l'écoute des découvertes scientifiques pour que soit mis à l'honneur un christianisme « incarné ».
- 9 À la lecture de l'ouvrage, le caractère décisif de cette conversion du christianisme à l'écologie n'est cependant pas clarifié. L'autonomie de la technique induite par la révolution scientifique y est bien dénoncée, mais il apparaît que les moyens pour lutter contre ce processus d'anomie, à savoir le respect des rythmes naturels, de l'interdépendance et des limites de la biosphère, sont tirés des observations scientifiques et techniques, le christianisme ne devant qu'attester la nécessité de s'y conformer. Finalement, le désir de l'auteur d'associer une perspective historique à une analyse philosophique nuit à la clarté du propos, l'émergence du complexe scientifico-technique occidental qui ne peut se penser qu'en terme de gradation se combinant difficilement avec l'appréciation philosophique de l'essence de la technique. Il aurait été judicieux de séparer ces deux tableaux pour en dresser des portraits plus fidèles : la séparation entre le christianisme et les philosophies gréco-romaines, voire même les autres cosmologies, étant plus poreuse que ne le laisse entendre Eslin (Passmore, 1974 ; Larrère, 1997 ; Descola, 2005), de même qu'il aurait fallu enrichir les réflexions sur l'impact des technologies contemporaines pour évaluer les bénéfices réels ou potentiels du christianisme, et des religions en général, dans la résolution des crises environnementales (Beck, 2001 ; Bourg, 1996, 2010 ; Dupuy, 2002 ; Ellul, 2012 ; Gorz, 1978 ; Gottlieb, 2006 ; Illich, 1978 ; Koerhsen, 2015 ; Latour, 1999, 2015 ; Taylor, 2016 notamment).